

En volées

« Quand enseigner Voltaire devient un acte citoyen »



La vidéo correspondant à ce numéro est disponible à l'adresse :
<https://www.youtube.com/watch?v=0w4lZtvddb>



N° 4 - Avril 2023

Directeur de la publication

François Jacob, professeur à l'Université Jean Moulin – Lyon 3

Comité de rédaction

Andrew Brown
Loïc Dechambenoit
Françoise Dubosson
Olivier Guichard
François Jacob
Victor Pierre
François-Xavier Verger

Revue publiée dans le cadre du projet ENVOL de l'Université de Lyon 3 – EA 3712 MARGE en partenariat avec la Société Voltaire, le Centre des Monuments Nationaux – Château de Voltaire et le soutien de la Région Auvergne Rhône-Alpes

Demande d'ISSN en cours.



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



Éditorial

Si, écrit Voltaire, « lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, et tant d'autres villes, furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitants au mois de novembre 1755, des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines : "Tout est bien ; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes ; les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons ; les bêtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris : c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires ; votre mal particulier n'est rien, vous contribuerez au bien général" ; un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste¹. »

Certains diront que cet optimisme cruel incarné par Pangloss, qui au cœur du désastre de Lisbonne en cherche la raison suffisante, n'est plus d'aucune actualité. Qu'aucun philosophe ne prêche de la sorte, aujourd'hui, dans les ruines d'Alep, de Gaziantep, d'Istanbul, de Kahramanmaraş, de Lataquié, de Tartous et de tant d'autres, englouties par un séisme en février dernier. Aurions-nous enfin retenu la leçon

1 Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne*, "Préface", dans *Mélanges*, texte établi et présenté par Jacques van den Heuvel, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p. 303.

de *Candide* ? Ou bien tolérons-nous le cynisme charognard du matelot, qui fait son miel de toute situation ? Ces deux philosophies, entre lesquelles le conteur suggère une continuité², ne s'accommodent-elles pas, à leur manière, du malheur des hommes ? Secoué par le désastre, Voltaire s'y refuse : partout, Candide ne rencontre que guerres, catastrophes, fanatisme, et partout d'odieux personnages prêts à en tirer profit. Partout dans le conte, les utopies ne sont qu'illusoires, ou éphémères. Suite au voyage de Bardamu parmi les pires horreurs du XX^e siècle, où les événements balloteraient-ils un nouveau Candide aujourd'hui ? Sans doute à la frontière turco-syrienne, après un saut dans le Donbass.

L'éternelle actualité de *Candide* est un poncif. Nous cheminons en terrain connu depuis la boucherie héroïque du chapitre 3, où combattent Abares et Bulgares, jusqu'au jardin proverbial, en passant par l'Eldorado, et devant le nègre de Surinam. Nous regrettons que l'enseignement de Voltaire, tel qu'il est pratiqué depuis longtemps, s'en tienne trop souvent à quelques passages obligés³. Mais, sitôt que l'on sort des sentiers battus, le plus classique des contes de Voltaire retrouve toute sa vigueur. Et si, en lieu et place du fameux esclave mutilé, nous nous penchions sur la satire des réductions jésuites au Paraguay ? Présentées par les bons pères comme une utopique défense des indigènes en guerre contre des colons esclavagistes, elles sont dénoncées, peu avant la parution de *Candide*, par le futur marquis de Pombal, hostile du même coup au discours pénitent des jésuites sur le désastre de Lisbonne.

2 « Le matelot disait en sifflant et en jurant : "Il y aura quelque chose à gagner ici. - Quelle peut-être la raison suffisante de ce phénomène ? disait Pangloss. - Voici le dernier jour du monde !" s'écriait Candide. », VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, Paris, GF, 2007, p. 50.

3 Pour un aperçu de l'exploitation scolaire de Voltaire, voir « Débat. Voltaire à l'école », *Cahiers Voltaire n°9*, Ferney-Voltaire, Société Voltaire, 2010, p. 133-169, et *Cahiers Voltaire n°10*, Ferney-Voltaire, Société Voltaire, 2011, p. 157-175.

Pour ce quatrième numéro, *En Volées* souhaite s'adresser plus particulièrement aux professeurs de l'enseignement secondaire : nous leur proposons une explication linéaire, exercice incontournable des concours de l'enseignement devenu épreuve du baccalauréat, d'un extrait du plus célèbre des contes de Voltaire. Bien au-delà du seul corps enseignant, chacun peut y trouver de quoi renouveler sa lecture de *Candide*. Il est en effet des pages de ce livre dont on ne sait parfois que dire, faute de maîtriser la dimension théâtrale des contes de Voltaire, les résonances entre les différents chapitres, ou encore l'histoire des jésuites. Myriam Winkler-Niang, elle-même enseignante dans le second degré, nous éclaire, tant par ses qualités d'interprétation littéraire que par son goût pour l'éloquence. Son explication du texte nous transporte donc dans une réduction jésuite, où Candide trouve refuge. Là, enfin, « tout est bien ». Du moins jusqu'à ce que, d'une réplique, l'utopie ne s'effondre à nouveau...



Explication de texte : *Candide*, chapitre XIV, « C'était un très beau jeune homme [...] à son cher Candide. » par Myriam Winkler-Niang

L'extrait

C'était un très beau jeune homme, le visage plein, assez blanc, haut en couleur, le sourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un Espagnol, ni celle d'un jésuite. On rendit à Candide et à Cacambo leurs armes qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux andalous ; Cacambo leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil sur eux, crainte de surprise.

Candide baisa d'abord le bas de la robe du commandant, ensuite ils se mirent à table. « Vous êtes donc Allemand ? lui dit le jésuite en cette langue. - Oui, mon Révérend Père », dit Candide. L'un et l'autre en prononçant ces paroles se regardaient avec une extrême surprise, et une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. « Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous ? dit le jésuite. - De la sale province de Westphalie, dit Candide : je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh. - Ô ciel ! est-il possible ! s'écria le commandant. - Quel miracle ! s'écria Candide. - Serait-ce vous ? dit le commandant. - Cela n'est pas possible », dit Candide. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. « Quoi ! serait-ce vous, mon Révérend Père ? vous, le frère de la belle Cunégonde ! vous, qui fûtes tué par les Bulgares ! vous, le fils de monsieur le baron ! vous, jésuite au Paraguay ! Il faut avouer que ce monde est une étrange chose. Ô Pangloss ! Pangloss ! que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu ! »

Le commandant fit retirer les esclaves nègres et les Paraguayens qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia Dieu et saint Ignace mille fois ; il serra Candide entre ses bras ; leurs visages étaient baignés de pleurs. « Vous seriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit Candide, si je vous disais que mademoiselle Cunégonde votre sœur que vous avez crue éventrée, est pleine de santé. - Où ? - Dans votre

voisinage, chez monsieur le gouverneur de Buenos-Aires ; et je venais pour vous faire la guerre. » Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue conversation accumulait prodige sur prodige. Leur âme tout entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, et étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient allemands, ils tinrent table longtemps, en attendant le révérend père provincial ; et le commandant parla ainsi à son cher Candide.

VOLTAIRE, *Candide ou l'Optimisme*, Paris, GF, 2007, p.76-77.

L'explication de texte linéaire

« Le chef-d'œuvre de la raison et de la justice¹. » C'est par cette formule que le valet Cacambo, nouveau compagnon d'aventures de Candide, présente le gouvernement de Los Padres, les jésuites du Paraguay, qui se dispute la domination des peuples autochtones avec les Espagnols et les Portugais². Pour mémoire, au chapitre 10, Candide embarquait pour l'Amérique du Sud comme capitaine, après s'être vu confier « une compagnie d'infanterie à commander³ », prêt à mettre sa lame au service des Espagnols contre les jésuites. Or,

1 VOLTAIRE, *Candide ou l'Optimisme*, Paris, GF, 2007, p. 75. Toutes les citations à venir seront extraites de cette édition.

2 C'est du Portugal que vient, au milieu du XVIII^e siècle, le rejet européen de la Compagnie de Jésus, installée dans les colonies à travers le monde en vue d'évangéliser. « L'épisode portugais est fondateur, non pas seulement parce qu'il ouvre une période d'une quinzaine d'années qui débouche sur la suppression universelle de la Compagnie, mais surtout parce qu'il donne lieu, sous l'inspiration du gouvernement, à la construction d'une arme idéologique cohérente et qui sera diffusée largement en Europe : le mythe du complot jésuite cristallise tous les thèmes traditionnels de l'antijésuitisme. L'épisode révélait clairement en outre, dès le départ, qu'à travers les jésuites c'étaient bien l'Église romaine et la puissance de sa Curie qui étaient visées. », Bernard HOURS, *Les Jésuites, Histoire et dictionnaire*, Paris, Bouquins, 2022, p. 157.

3 VOLTAIRE, *Candide ou l'Optimisme*, p. 63.

entretiens, l'Inquisition a retrouvé sa trace. Si bien que, sur les conseils de Cacambo, Candide prend la fuite pour le Paraguay et envisage, au lieu de faire la guerre aux jésuites, de la faire pour eux⁴. Le valet, qui connaît très bien le pays pour y avoir séjourné, prend véritablement en charge pour Voltaire, au début du chapitre 14, la satire de ce régime, en expliquant notamment à Candide que « c'est une chose admirable que ce gouvernement⁵ » dans la mesure où « Los Padres y ont tout, et les peuples rien ». Et d'ajouter : « c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice ».

Les deux fugitifs sont donc en quête de protection, dans ce passage de la fin du chapitre 14 intitulé « Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguay », et ils parviennent à être reçus par le révérend père commandant, qui fait son entrée en scène dans l'extrait qui nous intéresse.

Quelle heureuse surprise ! Alors que l'on s'attend logiquement à une rencontre somme toute virile, entre le désormais capitaine Candide et le révérend père, certes, mais néanmoins commandant, nous sommes très surpris. D'abord, par la résurrection, si l'on peut dire, du fils du baron, personnage dont il n'est que très peu fait mention dans les chapitres précédents, en dehors de quelques informations laconiques sur les circonstances de sa mort⁶. Tout autant que le lecteur, les personnages vont de surprise en surprise dans

4 « Vous alliez faire la guerre aux jésuites ; allons la faire pour eux », conseille Cacambo à son maître, *Candide*, p. 75.

5 *Ibid.* De même pour les citations suivantes.

6 Le fils du baron apparaît au chapitre 1 du conte, p. 38, présenté comme « en tout digne de son père ». Pangloss raconte sa mort une première fois au chapitre 4 : « mon pauvre pupille, traité précisément comme sa sœur » Cunégonde qui, rappelons-le, a été non seulement « éventrée » mais aussi « violée » par les Bulgares, p. 46-47. Cunégonde confirme au chapitre 7 : « Mon frère a été tué aussi », p. 56 et chapitre 8 « ils égorgèrent mon frère et mon père », *Candide*, p. 57.

cette « *anagnorisis* », fameuse scène de reconnaissance chère à Voltaire⁷, à laquelle il a recours pour la troisième fois dans ce conte puisqu'on a déjà assisté à la reconnaissance entre Candide et Pangloss au chapitre 4⁸ et entre Candide et Cunégonde au chapitre 7⁹. Mais ce qui surprend plus encore dans ce passage, c'est sa tonalité enlevée et excessive, la félicité sans réserve des personnages, qui prêtent naturellement à rire.

Dès lors, pourquoi faire advenir cette résurrection improbable du personnage dans l'équilibre du récit ? En quoi cette parenthèse heureuse, dans un lieu qui n'a d'utopique que l'apparence, vient-elle appuyer la critique des jésuites, comme celle des théories de Pangloss sur le meilleur des mondes possibles ?

Trois mouvements semblent se dessiner dans le passage, qui correspondent aux trois paragraphes présentés dans l'édition retenue¹⁰ : dans le premier paragraphe, une entrée messianique du missionnaire dont le portrait physique nous intéresse autant que l'intertexte ; ensuite, il s'agira de montrer comment l'imbrication des registres pathétique et burlesque alimente le comique de la scène ; enfin il faudra interroger la nature de la félicité des personnages dans le troisième paragraphe.

7 On songe au passage où Zadig retrouve Astarté ainsi qu'à la scène de reconnaissance entre Lusignan et ses enfants dans *Zaïre*, II, 3.

8 *Candide*, p. 46.

9 *Candide*, p. 56.

10 À partir de maintenant, les citations sans note renverront à l'extrait étudié, c'est-à-dire VOLTAIRE, *Candide ou l'Optimisme*, Paris, GF, 2007, p. 76-77. Toute référence à un autre extrait de l'œuvre ou à une autre œuvre sera annotée.

1^{ère} partie : Entrée messianique du missionnaire

La première partie de ce paragraphe est consacrée au portrait physique du révérend, en focalisation interne, et insiste sur la forte impression qu'il procure à Candide. On peut être surpris dès la première ligne par l'accent mis sur la beauté du personnage et par l'emploi du superlatif : « C'était un très beau jeune homme. » Le révérend n'est pas seulement beau, il est *très* beau. Or sa beauté est essentielle au récit puisque c'est à elle, comme nous l'apprend le personnage lui-même au chapitre suivant, qu'il doit son salut. Alors qu'il était donné pour mort à la suite de l'assaut du château en Westphalie, il a été secouru par un jésuite et raconte au chapitre 15 : « j'étais fort joli, je le devins encore davantage ; aussi le révérend père Croust, supérieur de la maison, prit pour moi une tendre amitié¹¹. » On peut se demander par ailleurs quel étrange lien de causalité Voltaire sous-entend entre cette très grande beauté et la plus tendre amitié prise par son sauveur...

Le révérend a, nous dit-on ensuite, « le visage plein » : l'adjectif est signe de santé et d'une alimentation sans doute plus riche et plus variée que celle donnée aux Paraguayens, condamnés, comme on l'apprend quelques lignes avant le passage, à manger « du maïs dans des écuelles de bois¹² ». L'autre adjectif, « blanc », modalisé par l'adverbe « assez », souligne une origine vraisemblablement plus septentrionale que celle d'un ressortissant espagnol, la blancheur étant aussi à associer à une certaine noblesse dans la hiérarchie des couleurs de peau. On songe encore à Cunégonde, émue de la blancheur de peau de Candide, alors qu'il est supplicié au Portugal¹³.

11 *Candide*, p. 78.

12 *Candide*, p. 76.

13 *Candide*, p. 59.

On note une accumulation, dans ce portrait par touches successives, de signes de vigueur et de santé : « le sourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles ». Il se dessine donc davantage le profil d'un jeune soldat, fait pour combattre, que celui d'un missionnaire. Paradoxe finalement cohérent dans la mesure où les jésuites relèvent cette gageure d'être à la fois l'un et l'autre¹⁴ ! Une nouvelle juxtaposition, « l'air fier », semble faire office de formule conclusive au portrait physique, mais cette fierté reste équivoque. Elle est définie par la négative : « ni celle d'un Espagnol, ni celle d'un jésuite. » Ces deux expansions du démonstratif « celle », mises sur le même plan, renvoient aux deux forces d'oppression en présence. Le mystère de cette identité complexe est donc délibérément entretenu pour Candide comme pour le lecteur, et procède de l'effet de surprise du deuxième paragraphe.

Quelques lignes avant le début de notre passage, nous apprenons que Candide et Cacambo, pris pour des Espagnols, s'étaient vu confisquer leurs effets. Ils ne les retrouvent que sous la directive implicite du révérend père : « On rendit à Candide et à Cacambo leurs armes, qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux andalous ». L'emploi du pronom indéfini « on » semble opérer comme par magie et étrangement conférer des pouvoirs au jésuite. Les chevaux sont alors bien nourris et bien traités, ce qui crée un contraste : « Cacambo leur fit manger l'avoine près de la feuillée ». Tandis que les animaux mangent à l'ombre, les autochtones, eux, mangent « en plein champ, à l'ardeur du soleil¹⁵ », critique implicite de ce régime très inégalitaire.

L'arrivée d'un homme qu'on ne connaît pas mais dont on espère tout et notamment une forme de bonne parole, le retour des deux

14 « Je suis aujourd'hui colonel et prêtre », explique le révérend à Candide, *Candide*, p. 78.

15 *Candide*, p. 76.

chevaux, la présence du végétal, « la feuillée », pour adoucir le parcours, peuvent évoquer le chapitre 21 de l'Évangile selon Saint-Matthieu intitulé « arrivée messianique à Jérusalem ». Certes, le jésuite n'arrive pas, comme Jésus, juché sur le dos d'un des équidés, mais les ressemblances entre les deux passages restent manifestes¹⁶.

Cacambo, valet et sang-mêlé de surcroît, reste à sa place, c'est-à-dire auprès des chevaux. Il conserve « toujours l'œil sur eux, crainte de surprise ». On retrouve ici une des caractéristiques des pièces de théâtre de cette époque, où la sagesse et la prudence des valets dépasse celle des maîtres¹⁷. Pour autant Cacambo n'est pas accueilli parmi les maîtres, par opposition à l'accueil reçu en Eldorado, où il sera non seulement invité à la table des convives, mais servira encore d'interprète¹⁸ pour finalement dépasser son maître : « Candide ne jouait plus que le second personnage et accompagnait son valet¹⁹ ».

Ce premier paragraphe ménage une situation d'attente autour de la personnalité de l'hôte jésuite, qui semble accueillant envers les

16 « Quand ils approchèrent de Jérusalem et arrivèrent près du village de Bethfagé, sur le mont des Oliviers, Jésus envoya en avant deux des disciples : "Allez au village qui est là devant vous, leur dit-il. Vous y trouverez tout de suite une ânesse attachée et son ânon avec elle. Détachez-les et amenez-les moi. [...]" Une grande foule de gens étendirent leurs manteaux sur le chemin ; d'autres coupaient des branches aux arbres et les mettaient sur le chemin. [...] Quand Jésus entra dans Jérusalem, toute la population se mit à s'agiter. "Qui est cet homme ?" demandait-on. », « Évangile selon Matthieu, 21 », *La Bible expliquée*, Alliance biblique universelle, Villiers-le-Bel, 2004.

17 Voir sur ce point Renaud BRET-VITTOZ, *L'Éveil du héros plébéien, (1760-1794)*, PUL, 2019.

18 « Cacambo s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait péruvien ; c'était sa langue maternelle : car tout le monde sait que Cacambo était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. "Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide », VOLTAIRE, *Candide*, p. 87.

19 *Candide*, p. 88.

voyageurs, malgré le traitement réservé aux indigènes Guaranis.

2^{ème} partie : Du pathétique au burlesque : reconnaissance et résurrection

Ce qui frappe de prime abord dans ce deuxième paragraphe, c'est la prédominance du dialogue : c'est véritablement une scène de théâtre qui se joue sous nos yeux²⁰. Elle commence par la gestuelle : « Candide baisa d'abord le bas de la robe du commandant ». L'emploi de l'adverbe temporel « d'abord » met l'accent sur les signes de soumission à donner au préalable à tout échange en guise de sa bonne foi. On se soumet donc à la fois à l'homme d'église et à l'homme d'armes. Ce rituel effectué, ils peuvent se mettre à table. Et c'est d'ailleurs à cet instant que commence la révélation progressive : « "Vous êtes donc allemand ? lui dit le jésuite en cette langue. - Oui mon Révérend Père", dit Candide ». « Cette langue » ce serait la langue originale du conte, prétendument écrit par un certain Docteur Ralph, puis traduit de l'allemand, s'il fallait croire Voltaire. C'est aussi, pour les personnages, la langue originelle, celle d'un retour aux sources et celle qui, comme une madeleine de Proust avant l'heure, va déclencher des réminiscences saisissantes. Quelques lignes avant le passage, lorsqu'il apprend que Candide n'est pas espagnol mais allemand, le jésuite s'exclame : « Dieu soit béni ! [...] puisqu'il est allemand, je peux lui parler²¹ ! » On observe ici, chez le révérend père, un réflexe de sympathie naturelle entre membres d'une même diaspora.

« L'un et l'autre, en prononçant ces paroles se regardaient avec une extrême surprise et une

20 Sur ce sujet, voir Magali FOURGNAUD, « "Tout n'est qu'illusion" : théâtralité et spectacularité dans les trois contes de Voltaire (*Zadig, Candide, L'Ingénu*) », *Op. Cit, Revue des littératures et des arts*, n°20, automne 2019, 18 p.

21 *Candide*, p. 76.

émotion dont ils n'étaient pas les maîtres », écrit Voltaire. La réciprocité parfaite entre les pronoms efface la relation hiérarchique initiale et verticale liée au geste inaugural de soumission : on passe désormais à une relation fraternelle, voire amoureuse, plus horizontale, si l'on peut dire²². Tous deux partagent la même surprise extrême, et c'est donc l'émotion qui s'invite alors dans cette scène par l'emploi du registre pathétique.

S'ensuit une stichomythie efficace, un bref échange de six répliques au cours desquelles s'opère la révélation bouleversante de leurs identités respectives. Or Voltaire se plaît, pour notre plus grand plaisir, à un sabotage systématique et délibéré du pathétique, qui tourne au burlesque.

La tension dramatique va *crescendo* dans ces répliques puisque l'enquête se resserre dès la deuxième question et la réponse de Candide mène à la révélation : « - Et de quel pays²³ d'Allemagne êtes-vous ? dit le jésuite. - De la sale province de Westphalie, dit Candide : je suis né dans le château de Thunder-ten-tronck. » Plus de doute possible, le paradis perdu est identifié et son nom provoque l'incrédulité et la consternation des personnages. Quatre nouvelles répliques brèves s'ensuivent : « Ô ciel ! Est-il possible ? s'écria le commandant. - Quel miracle ! s'écria Candide. - Serait-ce vous ? dit le commandant. - Cela n'est pas possible", dit Candide. » La ponctuation expressive, une apostrophe au ciel, l'intercession du divin par le biais du miracle pour expliquer l'inexplicable accentuent l'émotion du moment. Et à la question du baron, « Est-il possible ? », répond en chiasme Candide : « Cela n'est pas possible ». Tout, ici, relève du miracle.

22 Rappelons que Voltaire suggère à plusieurs reprises le désir homosexuel du baron, notamment dans la scène des bains de Constantinople, *Candide*, p. 133.

23 Ici, comprendre « province ».

Mais cet effet miroir participe parallèlement d'un véritable travail de sape de la part de Voltaire. Il utilise ainsi les verbes de parole de façon mécanique à des fins burlesques : ils sont systématiques pour chaque réplique et tous placés en incise, sémantiquement neutres ou assez pauvres (dire/s'écrier), et utilisés par paires comme pour créer un effet d'écho parasite (dit/dit, dit/dit, s'écria/s'écria, dit/dit). Les précisions sur le locuteur, enfin, permettent certes d'identifier les personnages mais n'apportent rien à la dimension pathétique ou narrative du texte, bien au contraire.

Le dialogue s'interrompt un instant et le récit reprend au présent de narration comme s'il revêtait une valeur didascalique : « Ils se laissent tomber à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. » Voltaire nous offre un bel échantillon de *pathos* à travers l'utilisation de ce rythme ternaire, l'emploi de l'expression hyperbolique « des ruisseaux de larmes » et la fusion quasi charnelle des personnages qui ne sont plus « l'un et l'autre » mais un simple et unique « ils ».

Une dernière réplique de Candide s'ouvre sur une interjection « Quoi ! » suivie d'une phrase de type interrogatif dans laquelle l'emploi du conditionnel vient encore renforcer l'incrédulité de Candide : « Serait-ce vous ? » La réplique se poursuit avec une accumulation de quatre segments construits sur le même modèle (vous + apposition au pronom), pouvant eux-mêmes être lus comme autant d'appositions au « Révérend Père » de la question qui précède. La reprise anaphorique du pronom et de ses expansions a ici une triple fonction. Pour le personnage, c'est une manière de sortir de l'état de sidération et donc de redevenir maître de ses émotions. Pour le conteur Voltaire, c'est un moyen presque pédagogique, et utilisé de façon récurrente, d'offrir pour mémoire à son lecteur un condensé rapide et efficace des éléments à remobiliser pour la compréhension de l'intrigue et du personnage. Enfin cette

répétition participe à l'évidence du comique. « Il faut avouer que ce monde est une étrange chose », qui échappe à la connaissance et défie une fois de plus l'entendement, conclut Candide. Cet euphémisme opère lui aussi comme un ressort comique.

Candide, submergé par la joie et la surprise et alors que la raison ne peut expliquer un tel revirement de la providence, fait alors appel à son maître à penser : « Ô Pangloss ! Pangloss ! Que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu ! » Le bonheur existerait-il sur cette terre ? Pangloss aurait-il raison ? On serait prêt à y croire ou presque. L'ironique subordonnée conditionnelle « si vous n'aviez pas été pendu », livrée ici comme une anecdote, nous incite cependant à la plus grande réserve !

La scène de rencontre devient, par la magie du langage, une véritable scène théâtrale de reconnaissance, voire de résurrection messianique ! L'émotion, à son comble, fait miroiter aux personnages un bonheur enfin possible, mais la dimension comique du texte annonce déjà l'inconsistance de cet optimisme éphémère.

3^{ème} partie : État de grâce ?

Une indication livrée dans le passage, un peu à la dérobee, comme un simple détail relatif à un changement de décor, « Le commandant fit retirer les esclaves nègres et les Paraguayais qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche », rappelle ce qu'écrivait déjà Voltaire dans son *Essai sur les Mœurs* (1756) à propos des jésuites au Paraguay : ils se sont fait « une vertu de soumettre des sauvages par l'instruction et la persuasion²⁴ » et un peu plus loin, « l'essence d'un Paraguayain a été jusqu'ici l'obéissance aux lois des jésuites », enfin « ils sont les esclaves des jésuites ». Cette précision anodine permet en réalité à Voltaire de pointer violemment les dérives de ce modèle, présenté

24 VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris, Classiques Garnier, 1990, p. 387-393.

à son époque comme une sorte d'utopie sociétale, et qui fonctionne dans le conte comme une contradiction anticipée de l'Eldorado²⁵. Les trois dérives sont les suivantes : le droit à la possession d'esclaves nègres²⁶, l'asservissement des populations autochtones réduites ici au service des boissons, enfin le goût du luxe et de la bonne chère (on boit « dans des gobelets en cristal de roche ») qui compose mal avec le vœu de pauvreté²⁷. Par contraste, le révérend « remercia Dieu et saint Ignace mille fois », le même saint Ignace de Loyola²⁸ qui prônait d'obéir à la divine Providence « *perinde ac cadaver* » c'est-à-dire « à la manière d'un cadavre ».

Le pathétique et ses hyperboles reviennent dans ce paragraphe : « Il serrait Candide entre ses bras ; leurs visages étaient baignés de pleurs. » Cette effusion lacrymale n'est pas sans rappeler certaines scènes de romans à

25 « Ces réductions ont abrité plus de 140 000 indigènes au XVIII^e siècle. Plusieurs chroniques jésuites se réfèrent à cette expérience comme à la réalisation d'une utopie fondée sur les principes du bon gouvernement. », Guillermo WILDE, « Réductions », *Les Jésuites, Histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 985.

26 Cette dérive peut être nuancée : « Outre les Indiens américains, certains jésuites œuvraient également en faveur des esclaves africains : à Carthagène, le principal port négrier espagnol, Alonso de Sandoval et son successeur Pedro Claver vouent ainsi leur vie à cette cause, sans discuter le principe de l'esclavage. », Ronnie PO-CHIA HSIA, *Les Jésuites, Histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 80.

27 Voltaire a pu être influencé, directement ou indirectement, par la « campagne d'opinion » orchestrée par Pombal, dont il reprend bon nombre d'arguments. Ce puissant homme politique portugais a notamment alimenté le « mythe du trésor accumulé par les jésuites pour mieux assouvir leur ambition de domination universelle », afin de mettre fin à leurs réductions autonomes. Voir Pierre Antoine FABRE, Benoist PIERRE dir., *Les Jésuites, Histoire et dictionnaire*, Paris, Bouquins, 2022, p. 157-162.

28 Saint Ignace de Loyola est le fondateur, en 1540, de la Compagnie de Jésus. Il est canonisé en 1622. Voir Pierre Antoine FABRE, op. cit., p. 750-756.

succès de cette époque. On songe notamment aux retrouvailles entre Manon et le chevalier des Grieux dans *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost²⁹.

Candide annonce alors une seconde révélation, qui n'en est pas une pour le lecteur, à nouveau au discours direct avec un système hypothétique : « Vous seriez bien plus étonné [...] si je vous disais ». L'irréel du présent n'est ici que rhétorique puisque, de fait, Candide le lui dit. Mais une fois de plus, c'est l'acte de langage lui-même qui permet d'intégrer et d'accepter comme tel ce que la raison peine à valider. Le révérend serait encore « plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même », et ce nouveau rythme ternaire avec une gradation croissante participe du pathétique qui fait écho à l'émotion initiale, dont « ils n'étaient pas les maîtres ». Vient alors la révélation, à retardement : « mademoiselle Cunégonde, votre sœur, que vous avez crue éventrée, est pleine de santé. » Cunégonde a en effet ressuscité elle aussi au chapitre 7³⁰, elle est « pleine de santé », le pauvre Candide ne croit pas si bien dire

29 « Elle s'assit. Je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'osant l'envisager directement. Je commençai plusieurs fois une réponse, que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureusement : Perfide Manon ! Ah ! perfide ! perfide ! Elle me répéta, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendait point justifier sa perfidie. Que prétendez-vous donc ? m'écriai-je encore. Je prétends mourir, répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il est impossible que je vive. Demande donc ma vie, infidèle ! repris-je en versant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir. Demande ma vie, qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier ; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. À peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle se leva avec transport pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille paroles passionnées. Elle m'appela de tous les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondais encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avais été, aux mouvements tumultueux que je sentais renaître ! », PRÉVOST, *Manon Lescaut*, Paris, GF, 1967, p. 51-52.

30 *Candide*, p. 56.

puisqu'il ignore qu'elle s'apprête à épouser le gouverneur de Buenos Ayres ! La réplique monosyllabique du révérend, « Où ? », rompt le rythme du dialogue. Candide révèle alors son projet initial, la guerre contre les jésuites, et semble s'étonner lui-même de l'absurdité et de la réversibilité du choix de son camp.

« Chaque mot qu'ils prononcèrent accumulait prodige sur prodige », écrit Voltaire. L'expression « prodige sur prodige », devient une hyperbole amusante si l'on songe à ce « Où ? » bien trop concis pour être prodigieux. Les deux comparses seraient-ils touchés par la grâce, comme semble l'indiquer le lexique ? Cette grâce, rappelons-le, est au cœur du conflit entre jansénistes et jésuites, entre grâce efficace et grâce suffisante³¹. Le rythme ternaire revient pour la troisième fois pour souligner l'harmonie parfaite entre les âmes et les corps : « Leur âme toute entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles et étincelante dans leurs yeux. » Voltaire accumule des métaphores dignes cette fois-ci du *Cantique des Cantiques*³². La félicité semble complète, tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mais intervient alors une dernière rupture de ton, cette allusion assez prosaïque et pour le moins amusante aux pratiques culturelles allemandes : « Comme ils étaient allemands, ils tinrent table longtemps ». Ces coutumes, Voltaire les connaît bien pour avoir séjourné à la cour de Frédéric II. Faut-il y voir une saillie à l'encontre de ces jésuites et allemands, un peu

31 Les jésuites prônent la théorie de la grâce suffisante, selon laquelle les œuvres terrestres de tout homme peuvent lui valoir la grâce de Dieu. Au contraire, les jansénistes privilégient la thèse augustinienne de la grâce efficace, selon laquelle la grâce divine est accordée à certains hommes seulement, les autres en étant dès lors privés, quelle que soit leur œuvre. Voir Jean-Pascal GAY, « Molinisme », *Les Jésuites, Histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 881-884.

32 « Cantique des Cantiques », *La Bible expliquée*, Alliance biblique universelle, Villiers-le-Bel, 2004, p. 914-921.

trop amateurs de bonne chère ? On songe aussi bien sûr à la mère de Cunégonde « qui pesait environ trois cent cinquante livres³³ » et à Cunégonde elle-même dont on finira par s'accommoder de la laideur au dernier chapitre parce qu'elle façonne d'excellents gâteaux³⁴. L'abondance de la nourriture serait-elle un marqueur de l'utopie ?

L'extrait comme le chapitre sont clos par cette proposition : « Et le commandant parla ainsi à son cher Candide. » Elle annonce le chapitre à venir et fait office de formule biblique conclusive, où la parole est au cœur de l'action. La phrase parodie quelque peu le registre pathétique car le nom de Candide est précédé d'un déterminant possessif, signe d'affection, et de l'adjectif « cher », au sens de bien-aimé, qui laisse toute sa place à l'ambiguïté sentimentale de cette relation.

La façon dont Voltaire oppose dans cette scène la bonne volonté des sentiments exprimés et ce que le lecteur sait de la situation des personnages ou des réalités historiques prépare l'échec imminent des retrouvailles heureuses, et de l'utopie paraguayenne³⁵.

Conclusion

Alors que la première partie du chapitre est essentiellement consacrée à la satire de ce modèle quasi dystopique, à cela près que les réductions des jésuites au Paraguay ont bel et bien existé, dans le passage étudié la tension

33 *Candide*, p. 38.

34 *Candide*, p. 140.

35 Quand Voltaire écrit *Candide*, la « guerre des Guaranis » qui opposait ce peuple autochtone, aidé des jésuites, aux armées portugaise et espagnole s'est achevée par la victoire de ces dernières. Le futur marquis de Pombal accuse les pères jésuites d'avoir fomenté la rébellion contre le « Traité des limites » de 1750, en vue de conserver leur fortune et leur pouvoir sur les peuples indigènes. Voir Bernard HOURS, *Les Jésuites, Histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 157-162.

dramatique est poussée à son paroxysme par cette scène de résurrection, plus encore que de reconnaissance. Candide cherchait protection, il trouve un frère, un ami, un sauveur qui le met à l'abri de l'Inquisition et une autorité légitime à qui demander la main de Cunégonde. Car que manque-t-il dans ce passage à la félicité de Candide ? Pangloss, peut-être ? Mais il serait « bien aise s'il n'avait été pendu » ! Cunégonde, sa promise ? C'est certain.

Cette scène enlevée, construite pas à pas sur une énergie ascensionnelle des personnages qui caressent l'espoir d'un bonheur parfait, laisserait espérer pour Candide un avenir radieux et l'accomplissement de cette promesse panglossienne que « tout est pour le mieux³⁶. » Il n'en est rien. Voltaire s'amuse autant avec les personnages, qu'il laisse s'embraser d'illusions comme un feu de paille, qu'avec le lecteur à qui il donne des signes tangibles que tout ce *deus ex machina* n'est ici échafaudé par le conteur que pour rendre la désillusion de Candide au chapitre suivant plus violente encore : Candide, simple roturier, s'enhardit de cette nouvelle amitié et ose demander la main d'une femme « qui a soixante et douze quartiers³⁷ ». Le baron, scandalisé, refuse catégoriquement et les émouvantes retrouvailles sont balayées d'un coup d'épée à travers le corps.

Le jésuite meurt mais il est coriace ! Il ressuscite une deuxième fois au chapitre 27³⁸, envoyé aux galères pour avoir été surpris nu au bain avec un jeune turc très bien fait³⁹. Il est cependant resté tellement insupportable que tous s'accordent pour s'en débarrasser définitivement, sans doute avec justice et raison, en le renvoyant à Rome par le premier bateau !

36 *Candide*, p. 39.

37 *Candide*, p. 79.

38 *Candide*, p. 131.

39 *Candide*, p. 133.

À la fausse utopie jésuitique du Paraguay, Voltaire oppose dans le conte d'autres modèles utopiques tout aussi éphémères ou fragiles, du paradis westphalien originel dont Candide est chassé au jardin turc final, en passant la seule véritable utopie sud-américaine qu'est l'Eldorado⁴⁰.

Pour aller plus loin :

Nous conseillons l'édition de *Candide ou l'optimisme* présentée par René Pomeau, publiée à Oxford par la Voltaire Foundation, *Œuvres complètes de Voltaire* n°48, 1980, 288 pages, ainsi que la bibliographie sélective suivante :

Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières, sous la direction de Bronislaw BACZKO, Michel PORRET et François ROSSET, Genève, Georg, 2016. On consultera en particulier avec profit l'article d'Adrien PASCHOUD, "Missions jésuites", p. 791-811.

GUICHARD Olivier, *Voltaire et les jésuites*, Chêne-Bourg (Genève), Georg, 2023, 216 p.

GUILLERMOU Alain, *Les Jésuites*, Paris, PUF, 1992, 128 p.

LACOUTURE Jean, *Jésuites : une multibiographie*, Paris : Éd. du Seuil, 1991, 2 vol.

STAROBINSKI Jean, « Sur le style philosophique de *Candide* », *Comparative literature*, vol. 28, Duke University Press, 1976, p. 193-200.

40 Sur ce sujet, consulter Murielle PERRIER, « Les utopies dans *Candide* », *Utopie et libertinage au siècle des Lumières*, L'Harmattan, 2015, 186 p.